

Les Productions du Verger & Visualantics présentent

Éclaireuses



Un film de **Lydie Wisshaupt-Claudel**

Image Colin Lévêque Son Thomas Grimm-Landsberg, Lucas Lebart Montage Méline Van Aelbrouck Montage Son Aïda Merghoub Mixage Senjan Jansen Etalonnage Peter Bernaers
Produit par Les Productions du Verger - Joachim Thôme & Jérôme Laffont, Visualantics - Gert Van Berckelaer, Steven Dhoedt En coproduction avec la RTBF secteur documentaire,
le CBA Centre de l'Audiovisuel à Bruxelles Avec l'aide du Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Fédération Wallonie-Bruxelles, du Fonds Audiovisuel de Flandre (VAF),
de la Direction Générale Coopération au Développement (DGD) Avec la participation du Tax Shelter du Gouvernement Fédéral de Belgique, de Canvas



. AGENDA DU FILM .

FESTIVALS

FESTIVAL VISIONS DU RÉEL DE NYON (SUISSE)
compétition internationale - première mondiale
le 9 avril à 16h15 et le 12 avril à 14h

FESTIVAL MILLENIUM DE BRUXELLES
compétition nationale - première belge
le 6 mai à 19h au Cinéma Aventure

FESTIVAL JEAN ROUCH DE PARIS
compétition internationale - première française
entre le 5 et le 12 mai au musée du quai Branly

SORTIE EN SALLES

AU CINÉMA AVENTURE
à partir du 27 avril
avec deux soirées-débat (dates à venir)

sortie en salles dans le reste du pays
à suivre courant 2022

DIFFUSIONS EN TÉLÉVISION

SUR LA RTBF (FENÊTRE SUR DOC)
le 30 avril à 23h15
SUR ARTE BELGIQUE (TOUT LE BAZ'ART)
le 1 mai à 18h30

SUR CANVAS

date à venir

**Marie et Juliette
ont quitté l'enseignement classique
pour ouvrir au cœur de Bruxelles
une école où elles accueillent des enfants
sans passé scolaire, souvent issus de l'exil.**

**Elles leur offrent un lieu et un temps
hors des apprentissages scolaires formels
pour être ou redevenir des enfants,
avant d'affronter l'institution scolaire
qui attendra d'eux d'être des élèves.**

**Au fil des tentatives de Juliette et Marie,
et de leurs réflexions pédagogiques,
le film nous oblige à questionner l'école
comme un lieu vecteur de rapports d'oppression
qui nous touchent toutes et tous.**



Seul peut éduquer celui qui sait ce qu'aimer veut dire

Pier Paolo Pasolini

NOTE D'INTENTION

Il y a souvent une rencontre derrière un premier geste de film. A l'origine de ce documentaire, il y a celle avec Marie et Juliette. J'ai été saisie par leur puissance, leur lumière. Réunies corps et âme dans une entreprise dépassant les questions pédagogiques, humanitaires et sociales, Juliette et Marie me sont tout de suite apparues comme des personnages qui méritaient d'être racontés.

La lumière, c'est celle qu'elles apportent aux enfants qu'elles accueillent, en leur offrant un lieu et un temps pour se poser, pour déposer ce qui a besoin de l'être, avant de reprendre leur route vers la grande école, vers leur vie.

Mais il y a aussi la lumière qu'elles projettent sur une problématique concrète : comment notre institution scolaire fait face – ou pas – aux enfants sans passé scolaire ? Et que se passe-t-il par ailleurs, s'ils ont derrière eux la guerre, l'exil ?

En immersion dans le quotidien de cette Petite école, au plus près de la relation que Marie et Juliette tissent avec les enfants et leurs familles, le film dresse le portrait de ce lieu unique, en constante évolution. Nous observons patiemment la manière dont elles déploient leurs outils pédagogiques pour apaiser les enfants et leur donner confiance.



Mais leur travail ne se conçoit pas sans la recherche. Si le premier objectif est d'amener ces enfants en douceur vers l'institution scolaire, la Petite école n'en est pas moins, et surtout, un lieu qui questionne sans relâche ce qu'est l'école et ce qui s'y joue.

Le film prend donc le temps d'observer Juliette et Marie à l'œuvre dans leurs réflexions théoriques, leurs débats, qui ne se limitent pas qu'aux champs de la pédagogie. Le lieu est pensé comme un laboratoire dans lequel on avance par essais-erreurs, on se remet en question, on bouge les meubles, on recommence autrement.

Plus largement, il s'agit de questionner notre rapport aux institutions. Imaginons-nous pendant un instant projetés dans des cadres institutionnels qui ne sont pas les nôtres, soudainement contraints à des codes qui nous sont étrangers jusque dans le climat, les horaires et la composition des repas...

Le système scolaire ne semble pas réussir à prendre en compte ces situations complexes. Comment faire pour penser les enfants "pleins" de leur expérience singulière de vie, plutôt que "en manque" de choses, "en retard" sur les autres ? Même sans savoir lire, les enfants de la Petite école sont parfois déjà trilingues et font à manger !

Marie et Juliette portent ces questions aux acteurs de la "grande école". A travers ces interrogations, le film tente de nous faire comprendre comment les structures institutionnelles génèrent parfois les difficultés auxquelles sont confrontés ces enfants. Les directeurs d'école, les enseignants, les travailleurs sociaux, tous sont pleinement engagés à leur tâche mais c'est l'institution elle-même qui souvent freine le développement de l'enfant.

Ce film est donc une invitation à la remise en question. Que ce soit de notre rapport aux apprentissages, de nos rapports adulte-enfant ou encore des rapports de domination qui se tissent au sein de nos cadres institutionnels.

Il est certes difficile de sortir du conditionnement de nos systèmes et le film propose d'en dévoiler certains aspects, grâce aux regards bouleversants que nous renvoient ces enfants issus d'autres systèmes.

Juliette et Marie défrichent des territoires de pensée, viennent ajouter leurs pierres aux questions fondamentales de notre rapport à l'école. C'est l'histoire d'une école qui se crée, qui se pense et se repense. L'histoire d'une école qui n'en est pas vraiment une. Ou bien, au contraire, qui pourrait justement être l'école, demain.

ENTRETIEN AVEC LA RÉALISATRICE

PAR DIMITRA BOURAS (CINERGIE)

• Quelle est la genèse du projet ?

Nous étions en pleine "crise migratoire" à l'automne 2015, et j'avais en tête, avec mon compagnon, d'accueillir. En parcourant la page Facebook de la Plateforme Citoyenne à la recherche d'un contact, je tombe sur un lien vers le blog de La Petite école. Je découvre des textes, des associations d'images et de mots d'une grande poésie. On voit ça rarement dans les initiatives humanitaires. J'ai tout de suite voulu découvrir ce lieu et les deux femmes à l'origine de sa création : Marie Pierrard et Juliette Pirlet.

Au départ, je n'ai pas spécialement l'idée de faire un film, je veux surtout les rencontrer. Je m'invite sur le seuil de la porte de l'école. Elles me disent qu'une caméra ne pourra jamais rentrer dans leur classe. On se revoit, on échange de manière soutenue, on débat. L'envie d'un film naît. On discute d'un dispositif possible qui ne fonctionnera peut-être pas, mais qu'elles acceptent d'essayer, avec l'idée de travailler sur du long terme.

Je ne pourrai pas entrer avec ma caméra directement. Un processus

se met progressivement en place, je prends peu à peu conscience des enjeux du lieu et de le filmer. Les embranchements se multiplient, comme le type de liens qui se nouent ici, la pédagogie sans cesse réinventée, la recherche constante.

Mais c'est aussi la question qu'elles posent à l'institution scolaire. En étant elles-mêmes confrontées à ces enfants, pour la plupart issus de l'exil et n'ayant pas connu l'école, elles se demandent alors comment faire école avec des enfants qui ne la connaissent pas et quelles questions ça pose à l'institution scolaire qui les attend.

• Cette Petite école vise des enfants qui n'ont pas connu l'école et qui ont beaucoup de difficultés à sortir du cocon familial. Est-ce qu'elles ont imaginé rassembler ces enfants avec leurs parents dans cette Petite école ?

Marie et Juliette ont été saisies par la question des enfants a-scolaires, suite à leur rencontre avec des familles syriennes de la communauté Dom, des familles installées à Bruxelles depuis longtemps qui n'avaient pas inscrits leurs enfants



à l'école, des familles pour qui l'école n'est pas du tout une évidence, une priorité.

Une des particularités de ces familles, dont étaient issus beaucoup d'enfants dans les premières années du projet (c'est moins le cas aujourd'hui), c'est qu'elles ont fait une très longue route d'exil. Elles sont passées par l'Afrique du Nord, voire par la Mauritanie. Il y a des gens qui ont passé trois ans sur la route. Les enfants sont nés sur la route et ils ne se sont jamais séparés. Et les habitudes de vie avant l'exil sont déjà très serrées : on vit ensemble, on fait tout ensemble. Imaginer lâcher ses enfants déjà dans son propre pays, c'est une chose mais dans une institution étrangère dans un pays où l'accueil ne va pas de soi, c'est encore plus compliqué.

Une des idées initiales, c'est que, pour pouvoir entrer sereinement à la grande école, les enfants doivent pouvoir sortir de leur milieu familial même si cela représente une forme de violence, dont elles ont d'ailleurs bien conscience. L'idée, c'est que les enfants accèdent à un autre type de relation qu'avec celle de leur famille et qu'ils puissent grandir ici et pouvoir être liés à d'autres qu'à leurs parents.

Cela dit, la Petite école est complètement ouverte aux familles. Elle est ouverte sur la rue. Les familles restent boire un café, arrivent plus tôt, participent de temps à autre à un cercle de fin de journée, à une activité. C'est un lieu de socialisation important, un lieu de soutien, de médiation culturelle.

• **Si le projet est soutenu, c'est qu'on reconnaît l'utilité de cette Petite école qui amène à la grande école ?**

C'est le prétexte de départ, cela reste la vocation officielle de la Petite école. Puisque l'école est obligatoire en Belgique, c'est un droit et un devoir.

Pourtant, Marie et Juliette sont convaincues qu'une partie de ces enfants ne sont pas prêts à se poser et à apprendre "formellement". L'enjeu est de les apaiser, pas de les contraindre. La Petite école est un lieu de liberté où on s'apprivoise.

Certains n'ont besoin que de quelques mois, d'autres beaucoup plus. Si certains enfants ne veulent pas se rendre dans l'espace où on fait la classe pour travailler la motricité, ou pour prononcer les lettres, et qu'ils ont simplement besoin de dormir, libre à eux.

Ils peuvent le faire aussi longtemps qu'ils en ont besoin. Il n'y a pas de contrainte en soi, il y a toujours une invitation à faire les choses, mais au rythme des enfants.

Il ne s'agit pas d'être sûr qu'en arrivant à la grande école, les enfants pourront lire et écrire mais plutôt qu'ils puissent allumer quelque chose en eux qui va faire qu'ils aient envie d'aller à l'école pour des raisons qui leur sont bonnes. L'idée, c'est de donner une chance à ces enfants pour que l'école soit une expérience positive. Abandonner des notions comme le « retard » par exemple.

Ces enfants ont une autre vie, ils n'ont pas de retard. Ils ont vécu et acquis d'autres choses. La question est de savoir comment mettre à profit toutes ces autres choses, en faire un outil. L'envie de départ de Marie et Juliette, c'est vraiment de favoriser une arrivée à l'école plus sereine, plus douce.

Après, ce dont elles se sont rendu compte, et c'est d'ailleurs un des enjeux irrésolus du projet, c'est que pour certains, la question est de savoir si c'est vraiment à l'école qu'ils doivent aller, si l'école en l'état ne leur fera pas plus de mal que de bien.

L'institution scolaire francophone a prévu un système, celui des DASPA, auparavant appelées les classes passerelles, qui sont des petites classes d'accueil et de transition au sein de la grande école. On y accueille les enfants qui ne sont pas francophones.

L'initiative est évidemment pleine de qualités, mais ne prend pas en compte le passé scolaire des enfants, en particulier s'il n'y en a pas. Il s'agit surtout de s'acclimater au programme scolaire d'ici à travers un apprentissage de la langue un peu accéléré. Les profs de DASPA font tout ce qu'ils peuvent avec les outils qu'ils ont.

Dans ce cadre institutionnel et avec des enfants aux passés traumatiques, ils se retrouvent forcément dans des situations compliquées. Les enfants, et surtout les adolescents, vont avoir du mal à accrocher, et à envisager un parcours scolaire sur le long terme. Tout le monde en pâtit.

• **Comment s'est passé le tournage ?**

Pour que le film soit possible, il fallait que je fasse partie du paysage. Les enfants devaient savoir qui j'étais.



J'ai commencé une rentrée avec Marie et Juliette, j'étais là tous les jours. Je prenais des notes, en observatrice.

En novembre, j'ai commencé à faire des repérages avec une équipe. Je ne voulais pas filmer seule, et j'avais envie que l'équipe soit toujours la même et que Juliette, Marie et les enfants s'habituent à eux comme ils s'étaient habitués à moi.

On a tourné une première session de 5 jours, on a senti la confiance s'installer. On est revenus tous les deux-trois mois. A chaque fois, Colin Lévêque était à l'image et Thomas Grimm-Landsberg et Lucas Lebart se sont alternés au son. Durant trois années scolaires, deux ans et demi de tournage, on est revenus par petites sessions de quelques jours.

• **Pourquoi tourner seulement par sessions de quelques jours ?**

Notre présence suscitait forcément de la fatigue. C'est un petit lieu de quatre pièces avec une dizaine d'enfants. Ajouter trois adultes en plus, cela change très vite la dynamique, ça la déséquilibre. Elles ne modifiaient pas ce qu'elles faisaient en fonction de nous, on était dans un cinéma direct, d'immersion,

dans une discrétion maximale, mais notre présence impliquait une fatigue supplémentaire.

Par ailleurs, comme le souhait était de filmer une évolution, c'était intéressant de revenir à intervalles réguliers : le mobilier change, les méthodes de travail changent, les activités aussi. L'idée, c'était d'avoir un maximum de situations différentes pour illustrer le travail de recherche.

• **Qu'est-ce que ce projet t'a amené en tant que réalisatrice ? D'habitude, tu fais du montage et parfois il y a des sujets qui te prennent et tu te dis que c'est toi qui dois faire le film ?**

Je me suis souvent considérée comme une monteuse qui fait des films. Alors oui, il faut que les choses me saisissent, m'emmènent. Ici, j'ai appris à faire un film avec des personnages que j'ai suivis. Avant, c'était plutôt moi qui étais itinérante quelque part et qui passais ou d'un lieu à l'autre ou d'une personne à l'autre sans jamais nourrir une relation sur le long terme filmeur-filmé. Cela a été très formateur, très riche pour moi. Évidemment, cela donne envie de recommencer.

Par ailleurs, au contact de la Petite école, j'ai trouvé une source d'inspiration dans mes relations humaines quotidiennes, avec mes filles par exemple. Je me demande tous les jours qui j'ai envie d'être pour elles, quelle confiance et quelle indépendance je leur accorde, aussi petites soient-elles. Qu'est-ce que l'éducation ? Pourquoi chercher à avoir le contrôle sur le corps d'un enfant, même si c'est le sien...

• **Dans quelles conditions as-tu pu faire ce film ?**

J'ai eu le plaisir d'être accompagnée par Joachim Thôme et Jérôme Lafont des Productions du Verger avec qui j'avais déjà collaboré sur *Killing Time*. C'est toujours un plaisir car nous sommes d'accord sur le cadre de travail : beaucoup de jours de tournage. On conçoit la production du film autour de ça.

On sait que les calendriers en documentaire sont longs de toute façon, mais la conception de départ, c'est vraiment de tourner longtemps et sur une longue période.

Mes producteurs sont aussi des auteurs-réalisateurs donc ils connaissent les problématiques de l'écriture, de la remise en question, du doute.

C'est précieux de pouvoir collaborer avec des gens qui eux-mêmes se confrontent aux questions auxquelles je suis confrontée moi.

En montage, c'est pareil. L'année covid nous a été bénéfique puisque tout s'est suspendu et on a pu passer beaucoup de temps sur le montage avec Méline Van Aelbrouck. Ce fut un long travail de dérushage minutieux. Le film a pris beaucoup de formes avant sa version finale et je m'estime très chanceuse d'avoir pu encore une fois travailler dans ce temps long, qui m'est vraiment profitable dans l'écriture.

Bruxelles, le 28 février 2022.





LES DEUX PROTAGONISTES

Les deux fondatrices de la Petite école se sont rencontrées dans l'école secondaire professionnelle où elles travaillaient toutes les deux avant de créer leur projet. Juliette était prof de français, Marie d'histoire de l'art. Dès leur rencontre, elles ont eu l'envie de développer ensemble d'autres outils pédagogiques et d'autres pratiques. Accompagnées par leur ami et collègue, Axel Pleck, elles fondent Red//Laboratoire pédagogique, une asbl qui propose des dispositifs « à la frontière entre l'art et la pédagogie ». Mais même en bougeant les choses, à la grande école, leur champ d'action reste limité. La rencontre avec les familles syriennes dans le parc de la Rosée va vraiment être un élément déclencheur pour sortir des murs de l'école. En voyant le film, certains les distinguent parfois comme Juliette étant la tête de la Petite école et Marie son corps.

MARIE

Marie Pierrard est historienne de l'art. Elle a enseigné en école secondaire tout en poursuivant parallèlement des formations en éthologie et primatologie. Au sein de la Petite école, Marie a un rôle central dans la ritualisation des activités et du déroulé de la journée. Elle est une référente continue du cadre, de l'horaire, si précieux pour l'apaisement des enfants.

Calme et gracieuse, Marie met au centre la relation à l'enfant, dans une réflexion permanente. Elle m'a évoqué plusieurs fois August Aichhorn, psychanalyste qui préconisait comme postulat de départ, contre tous les courants de son époque, d'entrer avant toute chose dans une relation empathique avec l'enfant. Elle tente d'adopter cette attitude avec constance, se posant en alliée compréhensive.



Malgré son aplomb et son épatante capacité à garder son calme, elle dégage une fragilité précieuse et aussi inspirante que sa force. Marie coordonne l'équipe présente aujourd'hui à la Petite école, toujours en lien avec la recherche, et toujours occupée à s'assurer des soutiens financiers et administratifs pour que la Petite école vive.

JULIETTE

Juliette Pirlet a fait Science Po. Avant d'être prof dans le secondaire, elle a notamment travaillé au CGRA avec les demandeurs d'asile. Au sein de la Petite école, durant les trois années pendant lesquelles je les ai suivies, elle a souvent occupé l'espace de la « classe », identifiée comme « la prof de français », même si cette définition est plutôt symbolique et les rôles mouvants.

Juliette questionne le cadre, qu'il soit scolaire, institutionnel, social. Elle est la voix des revendications, celle qui manifeste, qui débat, qui oppose. Juliette est en recherche permanente et profonde, ramenant tous les jours un nouveau concept, issu d'un texte défriché la veille. Elle semble résolue à chercher pour toujours.

Impulsive, Juliette s'indigne face au système, dehors, qui n'est pas encore prêt à reconnaître les problématiques qu'elles ont soulevées. En 2020, le dispositif au sein de la Petite école s'est un peu stabilisé. Juliette, elle, a décidé de retourner à la grande école. Forte de ce qui l'a nourrie ces cinq années, elle est aujourd'hui convaincue qu'il faut être dans l'école pour la changer.

A PROPOS DE LA PETITE ÉCOLE

L'ÉQUIPE

L'équipe de la Petite école a longtemps été menée par ses deux fondatrices, Marie Pierrard et Juliette Pirllet. A l'été 2015, *l'Ecole éphémère* naît et accueille les enfants et leurs familles dans un parc d'Anderlecht. L'expérience continue dans un lieu éphémère et avec l'aide de nombreux bénévoles. En janvier 2017, la Petite école ouvre ses portes boulevard du Midi, où elle est encore située aujourd'hui. L'équipe se stabilise. Marie et Juliette sont soutenues par Mélanie et Nathalie, puis Corentin. A la rentrée 2020, l'équipe se transforme, l'école aussi. On ouvre dans le local attenant à l'école un atelier de céramique et de menuiserie. Juliette part pour d'autres aventures et ce sont Marie et Corentin, qui accueillent les enfants, accompagnés à mi-temps d'Alexis le menuisier, de Maya la céramiste et de Zineb, qui anime un atelier cuisine et, étant arabophone, s'occupe de la médiation avec les familles

LES ENFANTS

Depuis sa création, plus de 130 enfants sont passés par la Petite école. Certains sont restés quelques semaines, d'autres plus d'un an. Ils sont arrivés par différents biais : antennes scolaires, centres de santé mentale, écoles, PMS, SAJ, SPJ, équipes mobiles... Ils sont originaires de Syrie, d'Irak, d'Iran, d'Afghanistan, de Palestine, du Rwanda, du Sénégal, d'Erythrée, de Guinée, du Maroc, de Roumanie, de Slovaquie... Ils parlent arabe, domari, romani, roumain, farsi, peul, parfois anglais, rarement le français. 80% sont réfugiés, alors que les 20% restants rejoignent un parent en Belgique ou sont en errance. Autant d'histoires que d'enfants. Jamais la même, à ceci près que l'école n'a pas ou peu été une évidence dans leur vie de famille. Après leur passage à la Petite école, les enfants sont tous accompagnés vers un choix d'école, en concertation avec leur famille et l'équipe qui développe des partenariats avec diverses écoles bruxelloises. Qu'ils accrochent ou pas par la suite, la Petite école attache de l'importance à suivre les enfants durant l'année qui suit leur départ de la structure. Certains restent parfois en contact quatre ans plus tard et demandent encore des conseils pour leurs devoirs. D'autres disparaissent très vite.

LE FINANCEMENT ET LE STATUT ADMINISTRATIF

Dès la naissance du projet, la Petite école a développé un réseau de donateurs privés, qui ont permis son existence et qui lui sont encore fidèles aujourd'hui. A la Petite école, les enfants sont en ordre d'obligation scolaire, mais la structure n'est ni reconnue ni financée comme une école à proprement parler. Cela dit, le projet est soutenu par le ministère de l'Éducation et le ministère de l'Aide à la Jeunesse (FWB) à travers des subsides permettant de prendre en charge deux temps plein et demi.

Mais ces aides ne sont pas structurelles et dépendent donc du mandat en cours. Plusieurs appels à projets ont été obtenus, garantissant des bourses durant un an ou plus, mais toujours limitées dans le temps. Il s'agit d'une architecture de financement complexe à élaborer chaque année. Comment concilier liberté et indépendance des pratiques et reconnaissance structurelle pérenne ? La question est au cœur du projet et de son avenir.

RECHERCHE, PROJETS DE PUBLICATION ET FORMATIONS

Juliette et Marie se sont depuis le premier jour positionnées comme des enseignantes-chercheuses. L'équipe a mis en place, au cœur même du lieu, des dispositifs favorisant la recherche continue. Réunions pédagogiques hebdomadaires, formations spécifiques, séminaires thématiques... Elles s'ouvrent à des champs divers tels que les sciences de l'éducation, la philosophie, la sociologie, l'anthropologie, la littérature, le théâtre, les arts plastiques...

Ce travail se concrétise sous la forme de projets de publication. L'équipe a notamment trouvé un financement de recherche durant deux ans qui est mené par la philosophe Clizia Calderoni, autour des enjeux soulevés par l'expérience de la Petite école. Sa synthèse devrait pouvoir servir d'outil-ressource pour tous ceux qui souhaiteront se nourrir dans leurs propres champs d'actions de ce que la Petite école a mis en place. L'équipe intervient par ailleurs déjà dans certaines Hautes Ecoles, dans le cadre de la formation aux futurs professeurs.

A PROPOS DE LA RÉALISATION ET DE LA PRODUCTION

LYDIE WISSHAUPT-CLAUDEL

Lydie Wisshaupt-Claudiel vit à Bruxelles depuis 2001. Elle se forme au montage à l'Insas (Institut National Supérieur des Arts du Spectacle).

En 2006, elle se confronte à la réalisation avec *Il y a encore de la lumière*, journal de voyage en Islande, trace d'un apprentissage de la solitude. Puis, d'un long périple dans l'ouest américain, elle tire *Sideroads* (2012), où avec son compagnon, elle part à la rencontre de citoyens américains, qui oscillent entre foi et désillusion et questionnent le mythe face à leur réalité.

Elle prolonge son travail autour de la société américaine dans *Killing Time* (2015), qui décrit le quotidien d'une petite ville militaire de Californie, dont la force d'évocation parle en creux des traumatismes silencieux de la guerre. Le film a été récompensé plusieurs fois dans divers festivals internationaux. *Éclaireuses*, son nouveau film, aborde la question de l'école, en nous invitant à suivre le quotidien de deux enseignantes fondatrices d'une école-recherche destinée à des enfants issus de l'exil et sans passé scolaire.

Elle alterne toujours la réalisation et le montage, persuadée que les deux pratiques se complètent et s'enrichissent.

LES PRODUCTIONS DU VERGER

Les Productions du Verger est une association créée dans le but de soutenir la création cinématographique et d'en assurer la diffusion. Cette structure se définit comme un outil au service d'auteurs animés par un désir de recherche, de collaboration et d'indépendance. Dans ce cadre, nous cherchons toujours à lancer des passerelles entre télévision, cinéma, institutions culturelles et festivals, ainsi qu'à mettre en place des coproductions au niveau européen et international.

Les documentaires que nous avons soutenus ont été diffusés sur les chaînes de télévision belges et européennes telles que la RTBF, la VRT ou Arte. Nos productions ont reçu de nombreux prix dans les festivals internationaux dont le Grand Prix au festival Cinéma du Réel en 2015 pour *Killing Time* de Lydie Wisshaupt-Claudiel. Les Productions du Verger ont également produit de nombreux films consacrés à la musique classique et contemporaine. Elle compte parmi ses collaborateurs réguliers de nombreux artistes, compositeurs et interprètes de stature internationale.

Vous trouverez plus d'informations sur www.lesproductionsduverger.be

VISUALANTICS

Visualantics est une société de production basée à Bruxelles, fondée en 2003. Fermement convaincus que c'est l'histoire qui dicte le support - et encouragés par une aversion saine pour les formats - nous cherchons à travailler avec des cinéastes établis ou débutants ayant une vision unique, une forte éthique de travail et des valeurs communes. Nous recherchons des histoires qui offrent des expériences émotionnelles riches, une fenêtre sur le monde, un voyage dans le passé ou le futur, une quête de connaissance et de compréhension de l'autre.

VISUALANTICS se concentre sur les coproductions internationales pour un public mondial. Nos projets sont généralement financés par des fonds cinématographiques publics nationaux et internationaux, des diffuseurs et des investissements privés par le biais de l'initiative belge du Tax Shelter.

Vous trouverez plus d'informations sur www.visualantics.net

ÉCLAIREUSES

90 MINUTES

BELGIQUE - 2022

DCP 16/9 - COULEUR - DOLBY 5.1

LANGUE ORIGINALE FRANÇAIS

SOUS-TITRES NÉERLANDAIS & ANGLAIS

RÉALISATION : **LYDIE WISSHAUPT-CLAUDEL**

IMAGE : **COLIN LÉVÊQUE**

SON : **THOMAS GRIMM-LANDSBERG & LUCAS LEBART**

MONTAGE : **MÉLINE VAN AELBROUCK**

MONTAGE SON : **AÏDA MERGHOUB**

MIXAGE : **SENJAN JANSEN**

ÉTALONNAGE : **PETER BERNAERS**

PRODUIT PAR

LES PRODUCTIONS DU VERGER

JOACHIM THÔME & JÉRÔME LAFFONT

VISUALANTICS

GERT VAN BERCKELAER & STEVEN DHOEDT

EN COPRODUCTION AVEC

LA RTBF - SECTEUR DOCUMENTAIRE

LE CBA (CENTRE DE L'AUDIOVISUEL À BRUXELLES)

AVEC LE SOUTIEN

DU CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL

DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

DU FONDS AUDIOVISUEL DE FLANDRE (VAF)

DE LA DIRECTION GÉNÉRALE COOPÉRATION AU DÉVELOPPEMENT

AVEC LA PARTICIPATION

DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE

DE CANVAS

TRAILER DU FILM

<https://youtu.be/WsY1-j7pdGs>

<https://vimeo.com/681207561>

ATTACHÉE DE PRESSE

Anne Kennes

anne@sparklebox.be

+32.486.24.34.00

DIFFUSION EN FESTIVALS

François Rapaille (CBA)

promo@cbadoc.be

RÉALISATION

Lydie Wisshaupt-Claudel

lwisshaupt@hotmail.com

+32.484.99.06.30

PRODUCTIONS

LES PRODUCTIONS DU VERGER

www.lesproductionsduverger.be

Joachim Thôme

joachim@lesproductionsduverger.be

+32.485.36.45.24

VISUALANTICS

www.visualantics.net

Gert van Berckelaer

gert@visualantics.net

+32.486.75.17.71